

2020

1.

Alain Amiel dans les étoiles

D'abord éditeur, Alain Amiel s'est confronté à toutes les disciplines au fil des auteurs qu'il a publiés, ce qui l'a intéressé à l'art sous diverses formes. Captivé par Van Gogh, il publie sur sa vie et son œuvre des articles et des livres [« De Vincent à Van Gogh » « Vincent revisité » « Vincent Van Gogh à Auvers-sur-Oise – 70 derniers jours »] et sur d'autres sujet comme « Modigliani à Nice et Cagnes-sur Mer » et avec Jacques Matarasso « Mémoires – rencontres inopinées ».] Il réalise aussi des courts-métrages thématiques (Sur Van Gogh, Modigliani, Bacon, Vinci, Duchamp, Freud, Lacan, etc...) Ses explorations historico-critiques sont accompagnées d'illustrations significatives en noir et blanc, qui s'inscrivent dans des espaces étoilés, que Jean Mas qualifie d' « écriture qui se joue de la lettre ». Des figurations qui demandent la complicité du regardeur, car Il faut partager ses intérêts culturels pour décrypter ses propositions dans son écriture d'images critiques un peu « rorschachtiennes », propre à diverses interprétations sur Duchamp, Rothko, Van Gogh, Giacometti, Yves Klein ou la Synagogue...La librairie-Galerie Laure Matarasso (46 boulevard Risso, NICE 06300) a récemment montré un ensemble de ces desseins-dessins qui rétrospectivent son parcours. À cette occasion Jean Mas a écrit sur cet « usage marginal de la langue ».*

***« Les toiles de Vincent Van Gogh »**

Nous sommes en présence d'une écriture qui se joue de la lettre (des lettres), lettres qui donnent à voir par leurs absences. Ces lettres composent un texte à dessein, de nous prendre par le noir et le blanc comme lecteur. Omniprésentes par leurs absences, elles nous informent du sujet de l'œuvre. C'est de l'évanescence d'une écriture de la lettre qui par sa disparition, trace la composition entre le voir, le lire et l'entendu d'un entendement qui révèle le sujet de l'œuvre par un usage marginal de la langue, fondement d'une nouvelle expression artistique !

Jean MAS

2.

« En rang, les esclaves !... »

Billet Alocco de mauvaise humeur

Je reçois une pluie de courriels m'invitant (sont bien gentils) à des déplacements pour inaugurer, des petits déjeuners de presse, des vernissages ou à simplement visiter des expositions... Certaines invitations viennent de pays étrangers, et sont rédigées, présentations et textes critiques, dans des langues que je comprends plus ou moins, ou pas du tout. Je comprends pas trop mal l'italien du Piémont et du reste de l'Italie de façons variables selon la part de régionalisme, l'occitan de Nice, (de l'Occitanie historique, et un peu moins bien le proche catalan) et le français de presque toutes les régions. Et je devrais entendre à peu près ma « première langue » scolairement étudiée, la même que pour hélas presque vous tous. N'empêche que je m'agace de constater que de plus en plus mes compatriotes anglographisent... Avec un bel ensemble les nouvelles générations trouvent original, ou plus significatif, ou plus « vous voyez que je ne suis pas un vieux croûton », d'intituler en anglais leurs diverses productions, même leurs croûtes... Original d'être tous semblables ne paraît pas être un problème, puisqu'ils disent qu'ils n'ont jamais un « problème » mais une « problématique ». Sont-ils si peu créateurs qu'ils ne sachent pas trouver pour leur travail un titre dans leur langue natale ? Sont-ils mentalement colonisés au point de croire que leur travail sera plus apprécié s'il apparaît un peu « made » en anglo-saxon ? Sont-ils dans l'esprit de ce conservateur qui (il y a des années) recevant dans son Musée d'Art Contemporain un groupe d'amateurs venus de New York les dirigea fièrement vers l'accrochage des artistes américains et s'entendit dire par le critique responsable des visiteurs qu'ils étaient venus à Paris pour voir des artistes européens et que, pour les artistes américains, ils avaient davantage et mieux chez eux. Des amateurs ou collectionneurs qui s'intéresseraient vos œuvres d'artistes français seront certainement capables de traduire ou se faire traduire la langue du pays qu'ils visitent ou de la culture qu'ils explorent. Et probablement seront-ils, de retour chez eux, plus contents de citer des titres « exotiques » plutôt que répétitifs de ceux qu'ils connaissent.

La démission n'est pas seulement franco-parisienne. Question anecdotique : comment se dit aujourd'hui « Rauba capeu » en nouveau nissarte ? « I love nice ». Que les anglophones, selon mon traducteur automatique, devraient comprendre : « j'aime joli ». C'est écrit (pourtant en tricolore !) sur le venteux rond-point dit avec humour depuis qu'existe La Promenade des anglais « Rauba Capeau » (Vole chapeau) qui sépare en deux vues magnifiques le côté Port-Côte-est d'une part, de la Baie des Anges-Côte-ouest d'autre part...

J'ai noté quelques-uns de ces courriels reçus récemment : Pour une fois je ferai de la pub pour des galeries que je ne connais pas présentant des artistes dont j'ignore totalement le travail. (Veuillez excuser mes ignorances, mais il existe des centaines de lieux d'exposition et des milliers de prétendants artistes.)

Marie Mohanna, **Waves**, du 19 au 24 mars
galerie du Pop-Up, 12 rue Abel 75012 PARIS
Qui est Marie Mohanna ?

Marie Mohanna est une artiste française multidisciplinaire, aussi bien auteur de romans graphiques, de risographies, d'illustrations, de collages etc.....

La Vague de Saint-Paul

Saint-Paul de Vence, du 21 mars au 20 mai 2020

Welcome to a Land of Needs and Desires

Romain Gandolphe, Karim Gheloussi, Hazel Ann Watting

Une exposition **Thankyouforcomming**

Exposition Fabien Verschaere **Welcome in Muxuland**

Du 29 février au 16 mai 2020

Les Dominicaines Pont-L'Évêque

Espace culturel & arthothèque

Solo Show

Yanne KINTGEN

Du 28 février au 20 avril 2020

Galerie Géraldine Banier, 54 rue Jacob 75006

Médiathèque de Villeurbanne, du 6 mars au 18 avril 2020

Regine Kolle **Silvers Sands Projects**

Comminssariat Gilles Drouault.

Musée de Vence, du 25 janvier au 14 juin 2020-02-23

Le dessin, autrement, **wall [&] drawings**

[Sol LeWitt] Chouropuk Hriech, Christian Lhopital, Emmanuel Régent

Musée International d'Art Naïf, Nice, du 21 février 2020

Fire, walk with me !

Par les étudiants du Master MAC, Université Côte d'Azur

IAE Nice **Graduate School of Management**

Galerie Du Crous de Paris (Académie de Paris) du 20 au 29 février 2020

Phalènes (If you're a moth better check twice that's really the stars you're lookinf at) Suni Prisco

Glassbox – sud, Montpellier, du 8 au 15 mars 2020, **House of Crystal**, Claire Guetta

Bazouges-la-Pérouse

Expositions du 15 mars au 24 mai 2020

Galerie Thébault & Galerie Rapinel Collections du FRAC Bretagne et du Fonds Départemental d'Art Contemporain 35 :

Gilles Aillaud, Bauduin, Bernard Blouch, Camille Bryen, Jean Clareboudt, Jean Grisot, Raymond Hains, Ron Haselden, Jan Kopp, Jean-Claude Le Floch, Yann Lestrat, Marcelle Loubchansky, Yves Picquet, Yvan Salomone, Patrick Talouarn.

Bleus but not Blues

Commissariat : Marion Eymann, Véronique Harel, Sabine Lerouxel, Xavier Lerouxel et Marion Marquet

Galerie le Petit Lieu

Bleus but not Blues : Portraits d'artistes

Fonds Départemental d'Art Contemporain 35

Exposition Seth, **Playtime**

Exposition 7 février - 11 avril 2020

Galerie Itinerrance 24 bld Général Jean Simon 75013

Persona Everywhere, exposition collective, (Huit artiste ou duo d'artistes) vidéos, installations et dessins se déploieront dans les espaces de l'Hôtel Rochegude

Commissariat de l'exposition : Anne-Lou Vicente et Raphaël Brunel / **What You See Is What You Hear &** Antoine Marchand

Centre Le Lait 28 rue Rochegude, Albi

Heureusement, je suis en mesure de vous présenter un contre-exemple. La résistance existe, me direz-vous. Certes, les annonces citées ci-dessus ne sont pas encore majoritaire, bien que l'Université (Crous et) soit déjà en partie passée dans l'autre camp. Oui, mais ici ça fait un peu « affiche rouge ».

La galerie Liza Fetissova (anciennement **Russiantearoom Gallery**) présente « **JE T'AIME** », l'exposition du lituanien **Antanas Sutkus**, grand maître de la photographie humaniste, 700 000 négatifs dans ses archives. 56 bd de la Tour Maubourg, Paris 7^{ème} Du 6 au 29 mars 2020.

CONCLUSION : FAUT-IL ÊTRE LITHUANIEN POUR ÊTRE HEUREUX D'EXPOSER FRANÇAIS ?

Et vous viendrez vous plaindre que dans la culture – et encore davantage sur le marché – les artistes français soient sous-estimés. N'êtes-vous pas les premiers à vous sous-estimer ?

Non, chères amies et chers amis, je ne fais pas une crise aiguë de franchouillardise : Je dis simplement et fortement que je sais quelle culture m'a structuré, et que, ayant par chance été comparatiste, je sais que d'autres cultures aux racines européennes m'ont également nourri ; et j'ai su au long de ma déjà assez longue vie m'intéresser aussi à d'autres pays, Chine, Japon, à d'autres continents, Afrique, Amérique Latine, Australie...

J'écris sur mon ordinateur, et je vais transmettre ce billet à « PerformArts.com » par courriel. Et vous comprendrez, si vous savez encore mémoire du courrier postal et de ce que dit ce mot : Courriel.

3.

Jean PASTUREAU UNE HISTOIRE BELGE - *Sans un sou à Bruxelles*

En terminale, classe de philosophie, j'avais quelques étranges condisciples qui, comme moi pris par quelque obsession extérieure, vivaient cette année un peu en marge du groupe : un qui deviendra éditeur d'art, un autre qui sera sculpteur et l'auteur entre autres de la Tête au carré de la Bibliothèque Municipale à Vocation Régionale de Nice, (matériellement, une tête enfermée dans un cube) et puis, entre autres, Jean Pastureau que pendant nos vacances de bacheliers je retrouverai presque tous les jours dans la petite Bibliothèque Municipale de l'époque explorant comme moi la poésie contemporaine publiée en revues, et systématiquement dévorant la collection des « Poètes d'aujourd'hui » que publiait Seghers... J'appris plus tard qu'adolescent Jean Pastureau – avec Jean Bua, son plus proche ami, qui sera musicien dans l'orchestre de l'Opéra de Nice – grimpait sur les toits du théâtre du Casino Municipal pour écouter gratuitement les concerts de l'Orchestre qu'ils ne pouvaient s'offrir ... jusqu'au jour où la verrière cédant sous le poids de Jean Bua, celui-ci chut dans la salle.

Donc dans ce livre un Niçois, étudiant à Aix, arrivant de Sofia raconte une histoire belge, de la Belgique de Bruxelles : En septembre 1963, l'auteur est revenu à Aix-en-Provence où y vivant ses années de fac. et donné des textes et poèmes, dès le premier numéro, à la revue « identités ». Durant l'été il a enseigné la phonétique française à des professeurs bulgares, mais au terme de cette mission le rideau de fer a imposé la rupture d'une idylle amorcée à Sofia avec une professeur bulgare. Jean Pastureau s'impose alors une expérience peu ordinaire, sorte de recommencement ou renaissance psychologique : vivre il ne sait combien de jours dans une ville inconnue, sans point de chute, sans argent ni bagage, en s'imposant un jeûne aussi long que possible. Ce sera dix jours, à Bruxelles un peu par hasard, tout au nord parce qu'il vient du sud, une Bruxelles qui sera mal identifiée, qui sera ville, la ville, ou une ville, un environnement qu'il n'aura ni la volonté ni les moyens d'appriivoiser. « *Plus qu'un errant qui grappille de place en place des bribes d'appartenance qu'il recoud en identité virtuelle, je me sentais un non-existant ancré dans un non-lieu* » écrit-il. Pour cette épreuve voulue il a choisi de rester en « francophonie », petite assurance d'une possible plus facile communication avec l'indigène, facilité dont il fera peu d'usage. D'abord, après quelques jours de solitude, (« *...cette solitude me rendait étranger à moi-même* ») une récréation : le contact avec un poète Belge directeur d'une revue qui a publié un de ses poèmes. Quelques phrases d'inconnus, sans suite. Mais après dix nuit et dix jours à aller d'une fontaine à une autre fontaine (boire est vital) de refuges nocturnes improvisés vers des refuges hasardeux, le voici dans la gare où il va passer sa dernière nuit Bruxelloise en absence de lui-même, perdant connaissance plus que dormant, et confessant cependant l'histoire dramatique d'une femme et ses deux enfants fuyant un mari violent. Mais lui a-t-elle livré une version réelle ou est-elle délirante — nous ne le saurons pas, il ne le saura jamais. Un demi-siècle après, malgré l'effort d'approfondir par un travail d'écriture l'exploration d'une mémoire, ce voyage gardé secret restera partiellement effacé. Ou bien est-ce effet d'un inconscient désir de conserver dans l'obscur une part de soi trop intime ? « *J'avais voulu être Personne dans les rues de Nulle-Part, répondre par « Personne » à la double question : « De quoi pourrais-je avoir besoin ? Qui pourrait avoir besoin de moi ? » C'était beau, c'était grand, c'était copié sur Ulysse, mais ça bloquait toute ouverture à l'autre ; ça dressait un mur* ». Il existe pourtant des murs qui murmurent au texte les rues un peu effacées d'un jadis Bruxelles.

5.

stArt au 109, Trente ans d'art contemporain

StArt est une association ouverte : Raphaël Monticelli qui préface le catalogue de l'exposition mise en place dans le vaste et difficile espace du « 109, pôle de cultures contemporaines de la ville de Nice », en retrace moins l'histoire que la persistance d'une démarche de médiation collective : « *quelle que soit l'option esthétique ou les choix techniques...* » mais avec l'esprit que créent « *...les relations interpersonnelles qui soudent les membres – on dit amitié – avec ses hauts et ses bas, ses discussions et ses disputes* ». StArt se définit aussi par un territoire, la Côte d'Azur où travaille ses adhérents, espace dans lequel se sont produits la grande majorité de ses événements.

L'association est donc plutôt une réunion à évolution circonstancielle d'individualités qui ne sont pas définies, ou mal, par les courants marquants pourtant bien présents à Nice depuis un demi-siècle, que la circulation amicale a cependant quelquefois introduit dans ses manifestations. R. Monticelli cite : « *des Nouveaux réalistes, comme Hains, des explorateurs de techniques nouvelles comme Vernassa, des perturbateurs de la photographie comme Villers, Voliotis ou Goalec, des artistes « élémentaires » explorant matières et formes nées d'une approche des éléments, comme Rosa, des abstraits qui revisitent l'abstraction comme Gaudet, des figuratifs qui hallucinent ou déstructurent la figure comme Franta, Laurent ou Thibaudin, des artistes qui font œuvre de la déconstruction de matériaux et d'objets quotidiens comme Valérie Sierra, des artistes attachés à des constructions rationnellement extravagantes comme Reyboz, d'autres enfin qui explorent les relations entre l'art et les mots, comme René Gilles ou Bruno Mendonça.* » Et de souligner « *que tous ces artistes, certains disparus, ne figurent pas dans l'actuelle exposition, mais que « tous les artistes présents sont liés aux absents par la même histoire...* ». L'aspect de ces trente ans montrés par cette exposition, où chacun ne donne qu'un petit échantillon de sa démarche, n'est donc pas un bilan, mais une étape inscrite dans le présent. Comme il est habituel dans ces collectives d'esthétiques plurielles, surtout en un lieu à l'origine non conçu pour exposer (bâtiments d'anciens abattoirs !), l'accrochage chahute un peu les visiteurs, les proximités interfèrent ou se heurtent. Mais chacun a quelques chances de finir par retrouver ou découvrir les démarches qui lui parlent...

stArt au 109, Trente ans d'art contemporain

Liste des 43 artistes participants

Expo au 109 / Liste des 43 artistes participants : Henri BAVIERA – John BENDALL-BRUNELLO – Tiziana BENDALL-BRUNELLO – Isabelle BOIZARD – Jocelyne BOSSCHOT – Kim BOULUKOS – Gilbert CASULA – Véronique CHAMPOLLION – Jean-Louis CHARPENTIER – Cathie COTTO – Alain DE FOMBELLE – Pascale DIELEMAN – Pascale DUPONT – Elizabeth FOYÉ – Olivier GARCIN – Michèle GAUDARD – Pascal GEYRE – Jacques GODARD – Bernard HEJBLUM – Camille HERCHER-MOHEN – Hala HILMI- HODEIB – Pierre JEHEL – Roland KRAUS – Rosemarie KREFELD – Régine LAURO – Nicolas LAVARENNE – LOUISE CAROLINE – André MARZUK – Margaret MICHEL – Martin MIGUEL – Daniel MOHEN – Roland MOREAU – Olga PARRA – Gilbert PEDINIELLI – Richard PELLEGRINO – Isabelle POILPREZ – Claudie POINSARD – Nicola POWYS – RICO ROBERTO – Rachèle RIVIERE – Serenella SOSSI – Bernard TARIDE – Jean-Paul THIRY

Les artistes StArt au 109, du 23 au 31 octobre 2020

89 route de Turin, 06300 NICE

6.

Une histoire mondiale des femmes photographes

Cette formidable somme collective, illustrée par 450 images, présente les œuvres de 300 femmes photographes du monde entier, de l'invention du médium jusqu'à l'aube du XXI^e siècle. Rares sont celles dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, disparaissant du récit de la création au profit des « grands maîtres ».

L'effacement des femmes dans l'histoire de la photographie résulte d'une longue tradition de discrédit. Créatrices originales et autonomes, elles n'ont pourtant cessé de documenter, d'interroger et de transfigurer le monde, démontrant que l'appareil photo peut être un fantastique outil d'émancipation. Aucune expérimentation ni aucun fracas des XIX^e et XX^e siècles ne leur ont ainsi échappé.

Pour restituer la diversité des parcours de ces femmes photographes, Luce Lebart et Marie Robert ont invité 160 autrices de différents points du globe à nourrir cet ouvrage manifeste.

Luce Lebart est historienne de la photographie, commissaire d'exposition et correspondante française pour la collection *Archive of Modern Conflict* (Londres-Toronto). Elle a notamment écrit *Les Grands Photographes du XX^e siècle* (Larousse, 2017) et *Les Silences d'Atget* (Textuel, 2016).

Marie Robert est conservatrice en chef au musée d'Orsay depuis 2011, chargée de la collection de photographies. Elle a été co-commissaire des expositions *Qui a peur des femmes photographes ?* et *Splendeurs et Misères. Images de la prostitution*.

300 femmes photographes de 130 origines différentes, 160 autrices du monde entier, 450 images sur 504 pages.

Une histoire mondiale des femmes photographes

Sous la direction de Luce Lebart et Marie Robert

Editions Textuel

25 x 28,8 relié, 504 pages, 69 €

Note du 18 mai 2021 :

4^eème édition du Prix des libraires « J'aime le livre d'art » Avec une participation record de 400 libraires et parmi un catalogue prestigieux de 30 éditeurs et 60 titres, le Prix « J'aime le livre d'art » récompense le livre des Editions Textuel. ***Une Histoire Mondiale des Femmes photographes***.

Sous la direction de Luce Lebart et Marie Robert et sous la direction artistique de Studio Dahan...

101 ÉPOPÉES DE LA CONSTRUCTION FRANÇAIS

Jalons du patrimoine bâti

Le titre pourrait laisser entendre un bilan de la construction moderne, puisque la France n'a pris le principal de sa forme du territoire actuel qu'au cours des siècles. Mais cet ouvrage rend compte des témoignages significatifs des constructions sur le territoire d'aujourd'hui depuis le 3^{ème} siècle av. J.C., tels que voies et arènes ...romaines, jusqu'à nos plus récentes réalisations.

C'est en France, nous disent les auteurs, (sous la citation de Mark Twain : « Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait ») que le système ogival des cathédrales a vu le jour. Que Pierre-Paul Riquet a su recourir aux écluses pour concevoir un canal géant et qu'en 1670 il a construit le premier barrage d'Europe. Vicat a inventé en 1817 la composition définitive du ciment. François Coignet a fait prendre un tournant décisif à la construction mondiale en 1848 avec la première construction en béton armé. Au début du XX^e siècle Eugène Freyssinet mettait au point le fameux béton précontraint et post-contraint, permettant de construire des ouvrages publics de très grandes dimensions.

Pour la plupart des réalisations il s'agit, soulignent-ils, « de prouesses collectives ». Des nouveaux usages, des nouvelles techniques, toutes les étapes des bâtis en dépendent, ils les modèlent autant qu'ils en sont modelés. Les bâtis changent comme les hommes, ils sont les images fortes de leurs époques. Pour dresser un « panorama des épopées de la construction » les auteurs en ont choisis une centaine parmi les plus marquantes. Des ouvrages les plus connus et récents comme le viaduc de Millau ou la pyramide du Louvre, aux plus anciens et un peu oubliés comme la Pompe à feu de Chaillot... Voyages vers des lieux de grands rassemblements, des théâtres romains aux cathédrales, jusqu'à la Cité radieuse de Marseille ou au Stade de Lille ; des constructions pour grandes circulations, les voies romaines ou le périphérique de Paris, du canal d'Adam de Craponne du seizième siècle au le Canal de Suez du dix-neuvième, les voies ferrées, les ponts de béton et de métal, les tunnels sous les montagnes et sous la mer, et les réseaux autoroutiers, les aéroports internationaux.

Chaque réalisation est illustrée et commentée, informant sur les avancées souvent difficiles qui modèlent à travers les siècles les modes de vie. L'eau a d'abord été conduite jusqu'à la fontaine du village, elle est aujourd'hui dans les villes aux robinets de chacun, à tous les étages. Grace à ces longs cheminements à modeler le territoire, le citoyen moyen actuel jouit d'un meilleur confort qu'un privilégié du début du dix-neuvième siècle. Ce récit de « 101 épopées de la construction française » constitue une épopée structurée comme l'embryon d'une autre façon de raconter vingt-cinq siècles de notre l'Histoire.

101 ÉPOPÉES DE LA CONSTRUCTION FRANÇAISE

Jalons du patrimoine bâti

Par Xavier BEZANÇON, Daniel DEVILLEBICHOT, Laurence FRANQUEVILLE et Max ROCHE

Éditions EYROLLES 224 pages 20 €

Vincent NOCE : L'Affaire Ruffini

Sous-titre : « *Enquête sur le plus grand mystère du monde de l'art* ». Au cœur de l'enquête : « *Giuliano Ruffini, son fils Mathieu et Lino Frongia peintre, sont soupçonnés par une juge française d'avoir fabriqué et diffusé des dizaines de tableaux apparus depuis trente ans en Europe et en Amérique.* ». « *Ce livre retrace quatre ans d'enquête. Il raconte les péripéties de ces peintures à travers le monde, expose l'ingéniosité technique des faussaires et les arguments contradictoires des examens scientifiques et décrit des personnages hauts en couleur gravitant autour de ce commerce. Il révèle ainsi la face inquiétante d'un monde de l'art aux pratiques tortueuses et dans lequel des millions d'euros changent de mains avant de se volatiliser.* » L'enquête de Vincent Noce devient un roman policier complexe, impossible à résumer. L'événementiel s'habille de sociologie de l'art, d'un décor de mentalités modernes, d'une troupe d'acteurs dont il faudrait savoir quelles « personnes » ils sont, et dans quelle mesure ils jouent « comme personnages ». Occasion de faire le portrait d'un milieu, d'un système. Balzac aurait aimé développer l'intrigue. À vous de lire les 281 pages. Nous ne ferons qu'émettre le début de quelques réflexions parallèles, plus générales...

Que des grands peintres soient imités, la chose est banale dans l'histoire de l'art. Lorsque les œuvres n'étaient pas « attribuées », la pratique était artisanale : apprendre le métier, faire techniquement le mieux possible, selon les jugements d'époque... En copiant, refaire exactement le meilleur, pourquoi pas ? On attribue de nos jours à « l'atelier » ce qui a été peint en grande partie croit-on par les assistants et apprentis, mais conçu et dirigé et corrigé par le maître... Aujourd'hui, le « conceptuel » aidant, on admet que le signataire dirige et les « assistants » (ou ordinateurs et machines) exécutent. Les choses deviennent plus compliquées quand il s'agit de se substituer, des années ou siècles plus tard, à l'auteur dont la signature donne valeur. Valeur culturelle, sur laquelle la discussion ne peut qu'être enrichissante, et – là se situe le point douloureux – valeur commerciale... où l'enrichissement peut faire problème.

Tout repose sur des jugements. Mais jugements d'experts et jugements de justice ne procèdent pas des mêmes critères, des mêmes valeurs. Le mot valeur pour les artistes, pour les marchands ou les collectionneurs n'a jamais vraiment des définitions identiques. En quoi, à partir de quelle mesure, une œuvre techniquement impossible à discerner comme originale ou pas, avant ou après batailles d'experts et de justice changerait ensuite de valeur marchande, si ce n'est par appréciations affectives ? Jeux d'ego et d'intérêts. Tous les créateurs, et les collectionneurs passionnés, refusent spontanément la confusion d'un objet original avec une réplique, serait-elle objet identique. Question d'un mélange d'idéologie et de ressenti. Le commerce à ses lois qui se confondent peu avec celles de l'esthétique.

Sont surtout concernés les gros amasseurs d'œuvres, institutionnels ou privés. Les vrais amateurs (ceux qui aiment fréquenter les œuvres plus que posséder mieux que les autres) ont rarement les moyens de se disputer la possession d'un Lucas Cranach l'Ancien posant la question de vrai ou faux. Les plus sages découvrent les générations actives, si possible avant que les plus décoratifs ne deviennent un de ces dits « stars », girouettes mondaines, plus présents aux enchères ou réceptions qu'en atelier.

Donc, lecture propice à provoquer autour de « l'affaire » quelques réflexions sur le monde de l'art, qui ressemble tellement (Oh ! surprise ! dis-je – en vieil hypocrite !) tellement au reste du monde.

9.

Avec LES PLIS, les jaquettes en enveloppes

Les livres de la collection Plis, format 17x10 cm comptent de 64 à 128 pages. La jaquette est conçue pour devenir une enveloppe en déplaçant simplement quelques plis. Un timbre, et ce pli postal est prêt à être expédié, joli cadeau. À vous de choisir parmi les 17 déjà publiés l'auteur qui fera plaisir à votre correspondant. Postale, la collection l'est aussi par les contenus. Chacun de ces petits livres est titré du nom de l'auteur dont il offre des lettres dont les sous-titres indiquent l'orientation des choix. Par exemple, parmi les 5 derniers parus, le *Baudelaire* ne donne pas des poèmes, mais une approche du personnage qui, bien que poète, a pieds sur terre, pesant d'os, de chair de sang, et passe dans cet exercice du symbolisme aux préoccupations de survie quotidienne, se loger, se nourrir... d'où le sous titres « *Comment ne pas payer ses dettes. Lettres au bord de l'épuisement financier* ». Il s'agit de **Charles Baudelaire** affrontant ses déboires financiers.

Sous-titrée : « *Se construire avec patience. Lettres de liberté et de détermination* » autre ton pour définir un auteur bien différent, **Charlotte Brontë** qui écrit : « Vouons, aussi loin que nous le pouvons, une estime profonde et inébranlable à ceux que nous aimons et auxquels nous sommes étroitement liés ; il importe peu qu'ils nous contrarient occasionnellement en adoptant un point de vue qui nous paraît déraisonnable ou têtue ».

Tout autre personnalité, **Antonio Gramsci** qui lui est sous-titré « *Comment va-t-il ton petit cerveau ? Lettres sur l'amour de l'étude* ». Ses propos sont évidemment plus philosophiques et militants : « Instruisez-vous, parce que nous aurons besoin de toute notre intelligence. Agitez-vous, parce que nous aurons besoin de tout notre enthousiasme. Organisez-vous, parce que nous aurons besoin de toute notre force »

La collection, avec la parution actuelle de cinq nouveaux titres comprend maintenant dix-sept autoportraits très variés (comme Napoléon, Rilke, Wolf, Pessoa, Poe, Kafka, Austen...) portraits que nous pourrions définir comme fragmentaires ou vus de biais, comportant chacun une introduction qui situe le contexte, et des notes critiques qui permettent au lecteur de préciser ou d'aborder une image de l'auteur.

10.

Daniel SPOERRI

L'actualité d'une exposition à Nice de l'œuvre de Daniel Spoerri (au MAMAC du 18 octobre 2021 au 8 avril 2022) est l'occasion de sortir des archives cet article de M. Alocco paru dans la revue Open N°1 publiée par Francis Merino en février 1967, témoignage de la présence de cet artiste sur la Côte d'Azur dans les années Fluxus par les médiations des Nouveau-Réalistes niçois, et de l'activité à Villefranche-sur-Mer de « La Cédille qui sourit » de ses amis George Brecht et Robert Filliou.

Un livre méconnu

Topographie anecdotée du hasard de Daniel Spoerri (Gal. Lawrence 1962)

La publication en anglais par Something Else Press (New York, Cologne, Paris 1966) d'une version augmentée de nombreux commentaires du traducteur (Emmet Williams) et d'illustrations charmantes, mais superflues dans un tel ouvrage, de Topor, remet en lumière un livre important et jusqu'à ce jour trop peu connu.

Apparemment il s'agit d'un inventaire : l'auteur arrête le temps au 17 octobre 1961 à 15h47 et lève sur papier calque la « topographie » d'une table chargée par les hasards de la vie domestique et professionnelle des objets les plus divers. L'opération fait naître un ordre arbitraire, chaque objet reçoit un numéro de référence à partir duquel l'auteur va s'efforcer de la caractériser. On pourrait assimiler cette tentative à celle du Nouveau Roman, mais ici l'objet ne devient jamais sujet, il n'existe que par ses rapports avec l'extérieur qui vont l'extraire pour le regard et la pensée de la série industrielle originelle. Nous trouvons par exemple en n°11 : **« Boîte de semoule de sucre, en carton, marque Lebaudy-Sommier, qui a servi à sucrer le café du petit déjeuner avec Bremer et Steiger »**. Les rapports anecdotiques entre les personnes citées et les événements qui les concernent, en fonction de l'auteur, vont ainsi se préciser d'objet en objet, ceux-ci n'étant plus que les supports prétextes « à voir », indique dans son introduction Daniel Spoerri, **« ce qu'ils éveilleraient en moi en les décrivant »**. L'objet joue donc un rôle de médium et peu à peu se révèlent les rapports existant entre les objets hétéroclites, une chaîne se crée qui rend **nécessaire** la citation intégrale de tous les textes, lettres, propos, étiquettes, formules, modes d'emploi, articles de dictionnaire, etc... qui pour l'auteur signifient l'objet présent. C'est ainsi qu'est naturellement transcrite dans sa forme spontanée "une conversation piégée presque au hasard sur magnétophone", durant laquelle Daniel Spoerri et Robert Filliou examinent les modalités d'application et les significations possibles du projet de « topographie », ce qui donne par exemple :

R : Non mais c'est ça l'équivalent tu vois, si je soulevais quelque chose il y a quelque chose qui est bien, je le soulève, je le mets contre le mur, tout tombe, mais à, au moment où j'y ai pensé, ça...

D : Oui il faut que ça tombe.

R : Au moment où j'y ai pensé ça voulait dire quelque chose, pour moi, mais à présent plus grand-chose, alors ça se casse et...

D : et ça c'est dommage que les yeux...

Nous savons que cette nécessité de collage-document est aujourd'hui intégrée à la technique des jeunes romanciers dans la lignée des James Joyce, Malcolm Lowry, Claude Simon (tels J.M. Le

Clézio, ou Pierre-Paul Bracco, dont les dialogues possèdent les qualités orales et le trébuchement de la phrase caractéristique des conversations enregistrées à l'insu des parleurs). Il nous paraît donc souhaitable de posséder bientôt une réédition de la version française, dans sa vigoureuse simplicité originelle, qui mette en évidence l'apport du Nouveau-Réalisme plastique et littéraire dont Daniel Spoerri est l'un des plus marquants créateurs.

(Publié dans la revue OPEN n°1, février 1967)

nov 2021

11.

ALBERT CHUBAC Une vie d'artiste

Oui, « Une vie d'artiste », davantage histoire d'un artiste et de ses œuvres aux hasards de ses rencontres qu'histoire de l'art raisonnée, historique de l'œuvre qui manque et que le catalogue pour la rétrospective Albert Chubac en 2004 au Musée d'Art Moderne et d'Art contemporain avait aussi à peine amorcé. Histoire que l'artiste n'aidait pas, son atelier étant plein d'œuvres qu'il n'avait jamais songé à enregistrer, négligeant de les dater, et souvent de les signer... L'œuvre se présente en « période »... Donc traces un peu en vrac d'au moins 70 ans de travail, un parcours de temps d'explorations et découvertes, temps d'atelier, de contemplation, d'amicales rencontres, temps de vie dans l'environnement des terres du soleil et des artistes copains, Ecole de Nice ou autres. On y voit aussi les portraits d'un Chubac pensif habité d'une certaine inquiétude, ou d'un Albert arborant son accueillant sourire. On y trouve sans commentaires un vaste panorama de textes — écrits de critiques ou d'amis, de témoignages historiques ou simplement de moments d'événements anecdotiques...

Dans ce livre les couleurs de l'œuvre explosent sur 368 Pages, depuis les ovales de visages posé d'un geste qui semble presque enfantin, dans lesquels le noir s'impose ou existe encore, dessinant ou soulignant les formes, jusqu'aux constructions rigoureuses de ses « bricolages » de bois, de cartons, de droites et d'angles, de jeux de ficelles, couleurs primaires pures en aplats flottantes dans les courbes ou en suspension... Bleu, rouge, jaune, blanc éclatant, noir exclu... Luminosité évoluant vers un tout pour la lumière dans le vécu comme dans l'œuvre. Albert Chubac quitte Genève pour Paris, un petit temps en Bretagne, puis de longs séjours tout autour de la Méditerranée, en Italie, en Espagne, en Algérie, en Grèce, en Egypte, et enfin la région niçoise, jusqu'à s'installer définitivement dans les années cinquante sur sa colline d'Aspremont ... C'est dans cette trentaine d'années d'enracinement en Côte d'Azur que naît et se développe dans la liberté et la rigueur la partie la plus connue de son travail dont une centaine d'œuvres figurent aujourd'hui dans la collection du Mamac.

Albert Chubac, une vie d'artiste

Par Patrick Boussu et Cynthia Lemesle

South Art éditions – 368 pages au format 30x 24 cm

50 € (plus frais d'envois)

Renseignements et commandes par : patrick.boussu@sfr.fr

12.

Le faussaire de la famille.

Récit

Bandeau imprimé sur la couverture : « L'angélus, les glaneuses... Enquête sur l'affaire des faux Millet ».

Récit ? L'auteur, Eric Halphen, écrivain et magistrat, auteur entre autres titres de plusieurs romans noirs, raconte en remontant de l'histoire du grand-père devenu laborieusement célèbre jusqu'au beaucoup moins doué petit fils Jean-François Millet, cette affaire qui à propos de la fabrication et mise en vente de faux tableaux met en question à tous les niveaux nos conceptions de l'art. Du vrai et du faux, où est la limite quand les objets sont absolument semblables matériellement ? Il y a les familles, les faussaires et les marchands intéressés, les experts, et les victimes parfois peut-être un peu complices. Il y a enquêtes, police, juges, avocats, journalistes... Tribunaux et prisons... Ecrit et lu comme un roman ! Au point que j'ai cherché à me documenter sur l'affaire... Conclusion : Oui, l'auteur est à désigner plutôt comme historien que comme faussaire ! Ce livre lu comme un roman policier est un documentaire. Beau cas pour réfléchir à ce qu'est l'art, à sa place en fonction de la culture dans laquelle il existe. L'auteur pose quelques questions, nous pouvons nous poser nos questions. Qu'est-ce qui est vendu ? : une expérience unique ? une matière sacralisée ? Une signature, un mythe ? L'orgueil de l'acheteur que s'offre l'acheteur ? Où est la valeur : dans la matière ou dans l'imaginaire ? A se demander si l'artiste existe (si j'existe ! comme artiste) où s'il n'est parmi les fabricants qu'un fabricant un peu plus habile... En exergue, de Montaigne : « C'est folie de rapporter le vrai et le faux à notre suffisance. »

Donc un roman sérieux, une histoire vraie racontée avec assez de distance et d'ironie pour que bien que noir le roman puisse garder une agréable légèreté d'allure pour le plaisir de la lecture.

Eric Halphen

Le faussaire de la famille. Récit

Buchet /Chastel 2022

Nicolas RICHARD et Alain SNYERS
chez VROUM (Rennes)

Reçu dans une grande enveloppe noire : en jaune, « Micro gestes » d'Alain Snyers, et en vert « Commentaires » de Nicolas Richard. Hélas, je suis un vieux conservateur coriace ! S.V.P. ne dérangez pas mon sommeil rêveur ! Risque me mettre de mauvaise humeur, avec malgré tout envies de rires.

Les « Micros gestes » me paraissent énormes et lourds, pires que pouvait être Serges III ses jours sombres de mauvais vins... Mais lui, côté anar, gardait tout de même contestation, controverse, ironie, ou.... Humour noir peut-être ? Tandis qu'ici nous sommes dans des gestuelles pesantes plutôt qu'en un gracieux port de bras de ballerine ... Danse d'ours plus que Lac des signes... (ni même Cygnes). Il existe une lisière immatérielle comme le long des rivages les chemins des douaniers, avec d'un côté les risques de la liberté des mers, de l'autre la ferme pesanteur enrochée des terres. Dada, le Surréalisme, Fluxus et les nombreux rêves du vingtième siècle ont chacun déposé leurs fines couches de variables poussières. Je lis ici des ordres, actes obligés, dictatoriales ordonnances tendances Ben ou Klein : oui pareil à l'Yves qui croyait en l'or valeur absolue, et qu'il existe un bleu matériel, une poudre marchande, alors que sa poudre varie de couleur selon la lumière qui la montre. Il y a du bleu, des bleus, pas un bleu qui serait absolument Le Bleu. Les couleurs se déplacent ainsi que les marées, que le temps, ou les étoiles. Comme la mer joue des milles variations selon le ciel et ses nuages.

On n'exécute pas, on interprète. Interpréter : changer de langue, ou mieux, de langage... On n'est pas être. On existe. Ou on est mort. Mais oui, un coup de tête, un coup de pied, un coup de dé jamais n'aboliront les hasards. Le hasard, disait Cournot, « rencontre de deux séries causales indépendantes ». Pourquoi c'est moi, pourquoi c'est toi, pourquoi c'est ici, ou bien c'est là. Rencontre de deux séries causales rencontrées avec deux autres séries causales... rencontres de rencontres... Foule. On en perd la tête. « Toute pensée émet un coup de tête » écrit, optimiste, N. Richard. Je dis que coup de marteau contre tête émet surtout les ténèbres. (Émet, pas aimait : pas enregistrer, interpréter.)

Passons donc au livre vert gazon de N.R. Profitant de l'ouverture (d'esprit) des éditions Vroum, Nicolas Richard propose (j'invente) un Nouveau-nouveau-roman... L'anecdote par bribes comme philosophie attestée par Hegel... (Georg Wilhelm Friedrich. Prénoms que je n'ai possiblement pas connus – ou vite oubliés ?) Le monde qui (et pourtant il tourne) dépend d'un coup de dé, ou de tête, ou de ciseaux, ou coups de pieds pour peu qu'il soit gonflé ballon. Faire avec des morceaux, dur problème : « *comment coudre tout ça ensemble pour que ça tienne* » m'écrivait Michel Butor.

On ouvre « Commentaires » (Editions Vroum, Rennes 2022) sur le plan d'un stade, les équipes dispersées face à face sur la surface, saufs les surfaces dites de « réparations » : nous pensons donc que rien n'est encore cassé. Ne pressons pas, ça viendra : opposer Marcel Mauss et Claude Lévi-Strauss à Guy Debord et Pierre de Ronsard, ça cause plusieurs langues, même si tout se dit être en français !

L'image de ce terrain de foot est intrigante : Hannah Arendt et Sigmund Freud erraient-ils dans ou autour du même cercle ?

Quoi qu'il en soit, je préfère Stéphane à Z.Z. – Mallarmé avait incontestablement meilleure tête ! D'où question philosophique fondamentale : « Quelle serait la place de Mallarmé ? » sur ce terrain. Football : Accumulations de banalités à l'intérieur d'un rectangle. Ne compte que l'intérieur et, paradoxe, un peu parfois la marge. Bandes limites blanches. Cartons jaunes ou, moins souvent, rouges. Le règlement c'est le règlement. Sauf si c'est la main de dieu... Evidemment, comment contester si on admet dans l'une des équipes un douzième acteur avec Le Pouvoir de Super Arbitre ? Le droit de tricher. 1986, le butteur défaillant invente « la main de Dieu ». Jadis on parlait de fair-play. Jeu loyal, jeu honnête. Jadis on disait « Le rugby : jeu de voyous joué par des gentlemen. Le football : jeu de gentlemen joué par des voyous... » Ils roulent sur le gazon mortellement blessés... et la minute suivante courent comme des lièvres après le ballon. « Le dribble est hégélien » (Je cite). Alors, si le *fouteubole* explique la marche du monde... Moi, – un qui ne regarde le match que d'un œil, l'autre à la (re)lecture de Rousseau, les premiers chapitres des « Confessions », comédie en plusieurs actes que je redécouvrais – j'avoue que j'avais oublié combien ce monsieur était un ridicule « enfant-gâté-moi-je-n'importe quoi » !

Quand George Brecht et Robert Filliou étaient à Villefranche-sur-Mer, du temps de « La Cédille qui sourit » (1965 - 1968), Bonifaci, un ex-professionnel international retraité « chez lui » animait l'équipe de Villefranche qui je ne sais à quel niveau s'illustrait... amateur régional. Un jour que nous passions devant le terrain de foot situé juste derrière le monument aux morts devant lequel Robert Filliou m'avait exposé sa proposition d'échange entre les monuments français et les allemands (ils se valent, disait-il) George me confia qu'ils venaient assister certains dimanches aux matchs... Le terrain était davantage terre battue bosselée que gazon... Ils s'amusaient de voir les rebonds imprévus du ballon, appréciant la part de hasard ajoutée aux maladresses des équipes... Peut-être se seraient-ils mieux intéressés aux joueurs s'ils avaient su pouvoir ainsi reconnaître les jeux subtils de Freud, Arendt ou Benjamin, et surtout celui qui comme Brecht (George) jouait de grec à se déguiser en portugais Pessoa. Homère, s'il l'avait eu, en aurait peut-être perdu son latin. Enfin, tout cela n'est que matière à apprécier, comme la salade (niçoise ou autres) on y mélange à son goût... Huile d'olive ou de noix. Mais huile de moteur vous mettrait en panne.

L'humanité est fort complexe. À mon âge qui commence à être « avancé » dit-on, je continue à l'apprendre. Apprendre un peu, beaucoup, pas toujours passionnément... On fatigue. Hélas, je suis toujours un vieux conservateur coriace ! S.V.P. ne dérangez pas mon sommeil rêveur !

Nicolas RICHARD, *Commentaires, un coup de tête jamais n'abolira le hasard*, éditions Vroum, Rennes 2022.

Alain SNYERS, *Micro Gestes*, éditions Vroum, Rennes 2022.

Diffusion Les presses du réel.

14.

Delphine Horvilleur, pas de Ajar...

"Il n'y a pas de Ajar": Dans les Actualités du blog de Lola Gassin, je lis de Thierry Martin un article que j'aurais aimé écrire à propos d'un livre de Delphine Horvilleur dont j'aurais aimé être l'auteur. Facile de dire « j'aurais aimé écrire ce livre ». C'est rêver l'impossible. J'en aurais été incapable. Manque de culture, d'une culture autre... en partie. Mis en œuvre le projet se serait certainement réalisé tout autrement. Différences des cultures : Je ne suis pas juif, donc évidemment pas Rabbín. Ni femme, et ça compte au-delà de nos volontés.

À l'occasion j'aurais remué mes racines. Elles sont bien plus visibles à propos de certains sujets. J'essaie, mais c'est difficile. Les racines sont par définition dessous, entièrement cachées, ou presque. Paraît en février un bouquin d'une centaine de pages que j'ai péniblement triturées pendant cinq ans, livre intitulé "Héritage obligé..." : à travers ma famille une des images possibles du vingtième siècle. Dès qu'on touche à sa famille, serait-ce avec la meilleure intention, ça bouillonne. Lorsque je dis « ça », le mot est juste. Héritage obligé, héritage inévitable qu'il faut recevoir pour fragment, et par fragments garder ou rejeter. Patchwork à modifier, toujours en chemin vers celui que nous devenons ou voudrions devenir. Le hasard de la naissance est aussi celui des rencontres : " il y a des rencontres qui comptent" – frappante banalité qu'écrivait je ne sais plus quel poète... Il y a toujours à rencontrer des Ajar pour bousculer nos itinéraires. Romain Gary a, par Ajar, encore une fois bousculé son déjà tortueux itinéraire.

Lorsque j'étais au lycée, en terminale philo, l'un de mes trois plus proches amis de l'époque, copain depuis la sixième, m'a dit : « Les juifs sont plus intelligents que vous ». J'en fus profondément choqué. Jusqu'au jour où je compris ce qu'il voulait dire : que dans une famille juive l'enfant recevait de naissance, quitte au départ à n'y rien comprendre, une base de culture millénaire – et un savoir lire (ou au moins écouter le lecteur) presque obligatoire. Cet ami oubliait les protestants, nés de l'imprimerie, ainsi devenus lecteurs d'un Livre plutôt que réciter un catéchisme doctrinal. Tandis que moi j'avais d'abord appris à lire avec La Comtesse de Ségur, puis abordé Jules Verne, Erckmann-Chatrian, ensuite Victor Hugo, et au bout devenu dévoreur de bibliothèques, ce qui n'était pas trop mal pour un enfant vivant dans une famille des plus incultes.

Delphine Horvilleur écrit : « On vient tous de quelque part et l'origine, elle vous rattrape toujours à la fin. » Je dirais que l'origine vous agrippe à la naissance, peut-être même dans la période de gestation, et ne vous relâche pas jusqu'à la fin, voire continue à vous habiter aux yeux de la postérité. Jacques Simonelli remarquait à propos de la littérature que mon nom, Alocco, du A initial au O terminal, allait d'alpha à oméga. Il faut accepter que l'écrit nous déborde.

Delphine Horvilleur écrit, dit je crois par Ajar-Romain : « J'ai eu une envie folle de brûler ce bouquin (...) Ce jour-là j'ai compris un truc horrible et insurmontable : les juifs ne valent pas mieux que les autres ! » Plus loin, à propos des textes commentés, et de ses commentaires aussi sans doute, elle affirme : « Mais j'avoue : c'est beaucoup trop subtil pour le commun des lecteurs. Comme *La Marseillaise*. » J'en suis totalement d'accord. Cette subtilité est bien la faiblesse des langues, de l'hébreu ou de n'importe lesquelles qui s'écrivent, qui ne sont pas comme l'oral, de passage, immédiatement effacées dans l'imprécis des mémoires, dans l'air ambiant, dans l'infini de l'espace. [À lire donc un livre plein d'humour : « Il n'y a pas de Ajar, monologue contre l'identité », par Delphine Horvilleur (Editions Grasset et Fasquelle, 2022)]

Hélas, tout le monde ne comprend pas l'humour, ni que plaisanter c'est sérieux.

15.

Au crépuscule de la BEAT GENERATION (en BD)

Si nous n'avons pas eu la chance de longuement vivre une langue étrangère en immersion dans la population d'origine, difficile d'apprécier une littérature qui n'a pas été écrite dans notre langue maternelle. Chaque phrase ne dit pas seulement la simple signification des mots du dictionnaire. Elle connote par toutes les rencontres et les usages en situation de chacun des mots, chacune des expressions, par les couleurs données depuis le premier emploi dans des circonstances personnelles hors de l'apprentissage mécanique du vocabulaire et des formes. Ainsi, s'ils n'étaient pas anglophones, les intéressés connaissaient quand même dans le début des années soixante l'existence des poètes Beats par des commentaires ou critiques, mais le plus souvent très peu par leurs textes. Quelques publications, dispersées. Les écrits de Jack Kerouac étaient (et restent) les seuls à être assez publiés. La parution de « La poésie de la Beat generation » textes traduits de l'américain par Jean-Jacques Lebel (Denoël, janvier 1965) anthologie préfacée par Alain Jouffroy était alors un grand événement dans le petit monde de la littérature poétique... Dans le n°10 (1965) de ma revue « identités » j'avais le plaisir de publier avec l'accord de J-J Lebel quelques extraits de sa postface et les deux premières pages du long poème « HOWL » qui hurlait d'entrée :

« J'ai vu les plus grands esprits de ma génération détruits par la folie, affamés hystériques nus, se traînant à l'aube dans les rues nègres à la recherche d'une furieuse pique,... »

Ainsi entraient dans notre connaissance dans l'ordre alphabétique les tons particuliers de Andrews, Burroughs, Corso, Ferlinghetti, Ginsberg, Kaufman, Kerouac, Lamanta, McClure, tons propres à une génération américaine produisant un phénomène de marginaux révoltés, une révolte portée par les mythes glorifiant les souffrances et les dérives de la marginalité citadine contemporaine. Les décors évoqués et les ambiances résonnées exprimées dans ces formes d'écritures ne nous surprenaient guère. Nous avions depuis Jules Laforgue, à travers diverses expressions, Guillaume Apollinaire, Valéry Larbaud, La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France de Blaise Cendrars, Antonin Artaud, les poèmes des drogues et magies vécues d'Henri Michaux, des écrits de Dada et du Surréalisme, connu diverses grandes libertés d'écriture. Le climat général Beat était différent : il s'agissait de l'expression critique d'une société industrielle et citadine en pleine expansion, par des artistes qui se disaient « contre-culture ». Ce qui n'est qu'une désignation actualisée de ce qu'a toujours été l'avant-garde de la création littéraire. Nous pourrions considérer François Villon, (dit l'un des premiers « poètes maudits »), comme précurseur Beat, et par certains aspects aussi le bien mystérieux William Shakespeare ...

Le livre en Bandes Dessinées (en français se prononce en général « bédé ») publié par La boîte à Bulles, serait plutôt boîte à rectangles. Par ses images, mais aussi par les taches blanches porteuses des textes cadrées d'un trait noir entourées d'explosions de couleurs. Il ne s'agit pas d'une anthologie, mais d'un récit accumulant les anecdotes, rencontres, errances de l'un à l'autre ... Personnages dessinés à traits simples, sans reliefs, dans un jeu violent de couleurs arbitraires, sur fonds ou ciels jaunes, images simplifiées dans des pages ou des fragments entièrement recouverts de monochromes violents, rouges, gris bleutés, figures de verts brouillés, les rues ou natures ou intérieurs sinistres de mauves, vert de gris, ombrés, ou dans des clartés hurlantes semblables à des explosions. Expressionisme d'ambiance malaise d'incohérences. « La PEUR, man, la toute puissante et omni présente trouille. Tous ont peur, tremblent : tout le monde est terrifié et toi aussi mon fils. » et « À savoir qu'on est en l'air dans un oiseau de ferraille qui fonce à 500 miles à l'heure... à la merci du premier nuage qui passe... dans la tête creuse du pilote »

Sont contre. Ils se heurtent à la réalité matérielle, et mélangent mythes-spiritualité-zen-secret-bouddhisme-sacré-rêve, autodestruction. « Militants de la défonce sans retour » mais : « on ne confie pas aux matons le secret de l'évasion ». Spécimens représentatifs de l'émergence des hippies devenus, dans une frange « pré-baba cool », symbole de la contre-culture, peut-être. Certains vont jusqu'à affirmer que « s'il n'y avait pas eu de « Beats » il n'y aurait pas eu de mai 68 », ce qui est confondre un marcassin minuscule avec le *Palaeoloxodon antiquus* ou son cousin mammoth. Les Beats ne présentaient pas une image globale de l'Amérique, sauf à en donner une version échantillon carnavalesque. Ce n'étaient pas l'Amérique dans tous ses Etats, les Amériques de John Steinbeck ou de William Faulkner, celles de « Les raisins de la colère » ou de « Le Bruit et la Fureur » qui sans doute persistaient à résonner encore en eux, mais l'Amérique limitée à certains quartiers du nord de la Côte Est, New York-Manhattan, ou du sud de la Côte Ouest, Los Angeles-Hollywood. Pas des populations en marche, seulement des individus au mieux accrochés à des petits clans... comme il est normal pour des éclaireurs jetés en avant-garde... Mouvement de contre-culture nourri des variations naissantes des idéologies du milieu du XXe siècle : le contraire de ce que soutiennent les fans de la « Beat generation » qui croient naïvement que la poésie change le monde alors que, hélas, elle ne peut que traduire, révéler ou dénoncer ses changements. Ce qui déjà est pénible, parfois dangereux, compliqué, et compte.

Ce gros volume de 240 pages répercute malaises, dérapages, fuites en avant, aventure, autour de quelques éclairs produits par des écritures. Davantage écho de mythes que de l'Histoire, aussi proche des réalités que « La chanson de Roland » d'un improbable Tuoldus ou « Les trois mousquetaires » d'un certain Alexandre Dumas, mais dont il reste quelques textes, témoignages féconds pour la réflexion, qui mieux que tous les récits disent des traces de vie. Partez du crépuscule pour aller au zénith et jusqu'à l'aube nouvelle dans une diversité des textes « Beats ». Voyez les images ici proposées comme un des chemins vers les textes d'origine...

Au crépuscule de la BEAT GENERATION

Le dernier clochard Céleste, par Etienne APPERT

Format cartonné couleur 190x265 mm, 240 pages, 29 €

La Boîte à Bulles 2023

16.

La revue COCKPIT et les ENQUÊTES

Le numéro 23 (mars.avril 2023) de la revue COCKPIT est entièrement consacré à la question : « Qu'est-ce que la poésie pour vous ? ». Au pifomètre, ou à vol d'oiseau (à cause du cockpit), j'évalue le nombre des réponses à environ 250... Question plus con, tu meurs. Sont nombreux les cons qu'ont répondu – dont moi-même, en première page : à cause de l'alphabet. Remarquez qu'en 1965 dans le n° 9 de la revue « identités » j'avais publié une enquête, question d'« En avoir ou pas » sur ceux que nous appelions « les petits éditeurs de poésie ». J'étais à la limite, mais n'en suis pas mort. Coup de chance, à cette époque un choc n'a brisé que mon talon ; tombé à l'envers j'aurais écrasé mon modeste cerveau. Et alors plouf, plus de poésie. Je bravai plus tard, en 1967 pour la revue Open, le « hasard objectif » (encore un beau sujet d'enquête – par les Surréalistes !) en interrogeant sur les galeries qui présentaient les avant-gardes du moment. En septembre 1922, (moi pas coupable, je n'étais pas encore né !) record dans le genre, une enquête posait dans la revue « Littérature » n°4 la question létale (bien que l'enquête des Surréalistes sur le suicide ne viendra que plus tard) : « Pourquoi écrivez-vous ? ». Comme si l'écrivain n'écrivait pas justement pour savoir pourquoi il écrit. Car s'il le savait il l'écrirait et n'aurait ensuite plus de raison d'écrire. D'accord, l'écriture n'est pas forcément raisonnable, et c'est justement ce que diront en 1924 les Dadas de 1922 devenus surréalistes. Donc encore une question conne. Bien sûr eux ont une excuse d'origine, ils ne sont encore que Dadas, le pire, seront bientôt surréalistes, est à venir. Bonne raison de n'être pas toujours rationnel, n'est-ce pas ? Le Grand Jeu titrent leurs copains sur la couve d'une autre revue... À Cockpit sont prudemment partiellement raisonnables. N'ont pas demandé : « Qu'est-ce que la poésie ? ». Ni dans un angle encore presque objectif « Qu'est-ce que la poésie selon vous ? » Ils disaient, très subjectivement, « pour » vous. Affirmation d'entrée que ce n'est pas pour un autre, ni surtout pas pour eux. Poésie pour toi seul, égoïste. Ce qui est un préjugé peu admissible. Nous avons tous un cœur. Enfin, un cœur qui bat. Pour l'autre, le tout grand, qui devrait vibrer, être plein de... de quoi ? Mais existe-t-il pour chacun ? Et s'il existe, quand il existe est-il partageable ? Nous pourrions poser la question pour une revue, question qui ne serait pas plus con qu'une autre. En attendant vous pouvez avoir dans la revue Cockpit environ 250 points de vue majoritairement pas ou mal d'accord avec le mien...

Que disent les enquêtés ? En général bottent en touche. Des réponses à décrypter, comme ?... un poème ? Laura Tinard (que je ne connais pas) répond : « Une fanfare qui sait se taire ». Cette fanfare, madame, se nomme John Cage. Le compositeur qui a su écrire la partition 4' 33" pour piano, en trois mouvements « tacet », quatre minutes trente-trois de silence... Hélas ! (ou heureusement) les auditeurs s'entendent respirer ! Saint-Augustin (que je n'ai pas connu) à la question « qu'est-ce que le temps ? » avait répondu : « Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore. » J'oserai donc comme Augustin (sans me prétendre saint ou poète, quoi que...) répondre pour la poésie, que nenni, je ne sais dire...

En post-scriptum passons aux aveux : Dans le n°3 de la revue « identités » (décembre 1962) j'ai publié un long article intitulé « Poésie n'est pas ». Effet « Le Livre » de Stéphane Mallarmé ? Plus que botter en touche. Je tirai carrément hors du terrain, au-delà des tribunes. J'avais raison, mais fallait pas le dire.

Faudra qu'un jour prochain j'aie le courage de me relire !

COCKPIT

Charlotte Rolland 28 rue du Poteau 75018 PARIS

troisccc#free.fr

www.revuecockpit.com

17.

Les Raisins de la colère. (The Grapes of the Wrath)

Je ne sais à quel propos est cité dans un texte que je lis simplement le titre « Les raisins de la colère ». La sortie au cinéma avec mes parents le dimanche après-midi était pour nous un événement rare et festif. Nous allions dans les cinémas populaires de notre quartier : Les plus proches, Le Pax place du Pin, ou à l'entrée du Vieux-Nice Le Capitole, rue de La Tour. Le Capitole fut le cinéma où j'ai vu trop jeune des films tragiques à grand spectacle dont j'ai oublié les titres. Un film où s'affrontaient des galères antiques, image frappante d'une étrave brisant les rames d'un navire adverse, et puis le spectacle de toute une flotte incendiée. Un autre film dans l'ambiance sinistre en blanc et noir d'une région du nord, grève dans les mines de charbon, et la troupe ouvrant le feu sur la foule, et une petite communiant toute de blanc vêtue tombe au sol, ensanglantée.

Ce n'est qu'en 1947 que, d'après le livre publié en mars 1939 par John Steinbeck, le film « The Grapes of the Wrath » réalisé aux États-Unis juste avant la guerre fut enfin diffusé en France. J'avais dix ans. Je me souviens avoir été bouleversé par une histoire d'une effrayante tristesse mais dont bien des événements m'étaient alors incompréhensibles. Il n'évoque dans mon souvenir qu'une seule image, celle d'une famille entassée sur le plateau d'une camionnette surchargée par le déménagement hâtif d'objets qu'on emporte dans la fuite. « *L'arrière était plein, presque jusqu'en haut, de sacs, de batteries de cuisine, et tout à fait au sommet, tout contre le toit, il y avait deux petits garçons. Sur le dessus de la voiture, un matelas et une tente pliée ; piquets de tente attachés le long du marchepied de la voiture.* » avait écrit Steinbeck. Cette rencontre avec « Les Raisins de la Colère » m'incita à revoir le texte publié en 1939, lu à l'âge du Lycée et oublié. Dès le premier chapitre, une description effrayante, celle d'un territoire détérioré par la sécheresse. Semble écrit hier. Ensuite l'histoire sur la longue et pénible route n°66 de l'Oklahoma à la Californie, dans les années trente. Les tracteurs détruisant davantage le paysage, abattant les modestes maisons des petits agriculteurs ruinés, arrachant les haies, comblant les fossés, installant la production industrielle, promettant que la terre devienne poussière improductive. « *Craignez le temps où l'Humanité refusera de souffrir, de mourir pour une idée, car cette seule qualité est le fondement de l'homme même, et cette qualité seule est l'homme, distinct dans tous l'univers.* » avait écrit Steinbeck dans son livre qui reçut le 6 mai 1940 le Prix Pulitzer.

Le Cinéma Le Capitole fut heureusement, un peu plus tard me semble-t-il, le lieu de spectacles plus réjouissants, comme la comédie dramatique « Arsenic et Vieilles Dentelles » et si différent cinématographiquement des Chaplin ou des Laurel et Hardy, « Les vacances de Monsieur Hulot »...

Les raisins de la colère

John Steinbeck, traduit de l'anglais par Marcel Duhamel et M.-E. Coindreau
Gallimard, collection Folio.

« The Grapes of the Wrath », réalisé en 1940 par John Ford avec Henry Fonda, Jane Darwell.

18.

Alain Roussel : *Le Texte impossible*

Il ne s'agit ni d'un roman, ni d'un essai, ni... S'il est impossible de le nommer en un genre classique, possible peut-être de le dire texte ? Nous pourrions dire une écriture sur l'impossible de mettre en écriture le monde, l'impossible écriture qui fait texte. Comprendront ceux qui tentent l'écriture passionnée, sérieuse, sincère, honnête et donc forcément inquiète, pendant des années, la durée de toute une vie. Nous dirons plus simplement la transcription approximative, toujours approximative, d'une méditation subjective avec un regard objectif – ou qui se voudrait tendant vers objectivité ?

Stéphane Mallarmé déclarait que « *Le monde existe pour aboutir à un livre.* » Petit artisan, il en a bredouillé quelques pages. Manque de temps. Mais, serait-il devenu centenaire...

En 1974, se débattant avec les mots dans une errance arlésienne, Alain Roussel exprime le désir ou la tentation que le monde soit un Livre. Reste cependant beaucoup de livres à lire, et surtout, il l'explicite souvent sur le mode lyrique, que bien vécue la chair n'est pas triste. Quoi que : « *Pourtant, les plus beaux accents, à quelques exceptions près, jaillissent quand l'amour se perd ou qu'il est impossible, comme souvent chez les troubadours.* »

« *Cette femme que j'ai croisée, aussi réelle qu'elle fût, je l'ai revêtue d'écriture. J'ai tissé autour d'elle une parure qui ajoutait à sa beauté l'éclat du verbe.* » Mais « *cette matière quelque peu évanescence m'est étrangère. Je l'ai dit : ça me traverse seulement.* » Une musique que j'interprète. Votre Je, comme mon Je, le pourra aussi. Nous savons qu'une arlésienne (personnage attendu invisible ou fantôme) est un type de personnage de fiction qui est décrit ou mentionné et donc quelque part existe, mais qui n'apparaît jamais en réalité. Donc toutes ces pages pour tenter de transmettre qu'écrire consiste à monter notre bloc de roc au sommet de la pente par laquelle il va inévitablement rouler en fond de vallée. La réalité est têtue, elle s'impose bien que... Il faudra donc éternellement recommencer à restituer notre poids de réalité, comme Sisyphe son rocher, avec notre si fragile plume pourtant lourde à soulever sous le poids potentiel de tous les mots possibles. « *... ce silence qui rôde autour et dedans, cet impossible à dire et qui pourtant existe.* »

Dans « *Œuvre* » (Page 867. Pléiade) Mallarmé disait : « *Dans le genre appelé prose, il y a des vers, quelquefois admirables, de tous rythmes. Mais en vérité il n'y a pas de prose : il y a l'alphabet et puis des vers plus ou moins serrés : plus ou moins diffus. Toutes les fois qu'il y a effort au style, il y a versification.* »

Dire avec des mots qui existent dans un dictionnaire pour dire pas exactement ce que disent les mots pareils, d'un autre locuteur, qui existent dans un pareil dictionnaire, un mot sur un autre, mot après mots, comme avec des pierres un mur de mots qui nous arrête, et nous voici faisant un pari bien absurde.

Cependant le sujet principal reste le désir d'écriture – pourquoi cette poursuite victorieuse qui à peine distancée pourra tourner inévitablement à la vanité de cette action : « *Dès qu'une certaine limite est atteinte, la corde me retient, à cet instant peut-être où le non-dit, l'impossible à dire allait se dire enfin, et je reste prisonnier du visible, voire du banal.* »

Peut-être victime de trop de lumière occitane, Alain Roussel peut en passant écrire : « *À ce stade, l'obscurité m'envahit. J'avoue humblement ne pas très bien comprendre ce que j'écris. C'est bien ce que je pensais : les mots n'aident en rien à la communication ; Ils compliquent tout à souhait.* » Mais il continue l'écriture.

Une seule solution : lire directement ce livre au « *texte impossible* » pour dire en lisant avec des mots qui existent... « *qu'ils compliquent tout à souhait.* » Telle est la partition, à chaque lecteur d'en faire à l'intérieur de l'ordinaire clôture osseuse de notre crâne une originale mise en scène. Tout en ajoutant, à plaisir égal, en dégustant un jour de soif un bock de bière, un peu de réel ...

À propos de Daniel BUREN

L'article de Jean-Luc Chalumeau ouvrant le Verso-hebdo du 4 octobre 2023 (visuelimage.com) est consacré à « **Daniel Buren, Plis contre plan, hauts reliefs** » «*la dernière série de Daniel Buren*» précise-t-il : «*Buren est mondialement connu, cependant, en France, beaucoup en sont restés à « l'homme des colonnes rayées du Palais Royal » en raison de la campagne hostile du Figaro Magazine au moment de la construction, au début des années 80. Plutôt que d'évoquer ces miroirs de 217,5 cm de côté sur lesquels l'artiste a ajusté des formes en trois dimensions, toutes porteuses des fameuses bandes peintes de 8,7 cm de diamètre, il me paraît utile de revenir sur le début de la carrière étonnante de Daniel Buren.* » Et Jean-Luc Chalumeau propose l'histoire de la carrière de l'artiste par une succession d'événements, indiquant ainsi que «*Autour de 1968, il avait ainsi acquis une réputation d'artiste révolutionnaire.*» C'est probablement bien ainsi que les événements ici contés furent perçus par la majorité de ceux qui n'en avaient échos que par des articles de presse alors en général peu favorables.

En ne mettant en avant que les aspects provocateurs de ses interventions J-L Chalumeau risque de présenter la démarche de Daniel Buren comme s'il n'était question pour cet artiste que d'établir une carrière. Il en renforce peut-être ainsi l'image mythique dans un actuel paysage artistique de plus en plus soumis aux apparences superficielles que mettent en avant les publicités. C'est oublier les prémices idéologiques qui amorcent ses propositions. Daniel Buren, Olivier Mosset, Michel Parmentier, Niele Toroni présentaient ensemble au Musée de la ville de Paris en janvier 1967 au Salon de la jeune Peinture (et en septembre à La Biennale de Paris) des toiles accompagnées d'un manifeste proclamant qu'ils ne sont « pas peintres ». Une fois les œuvres exposées et l'exposition ouverte, les artistes décrochent aussitôt leurs œuvres et affichent la banderole : « BUREN MOSSET PARMENTIER TORONI N'EXPOSENT PAS ». Michel Claura écrivait « *Une peinture aussi "réduite" n'est ni le tout ni le rien. Ni réconfort ni malaise ne sont à quêter dans leur peinture. Il n'y a pas de communication.* » (Bien que, nul ne pouvant produire l'impossible, elle communique tout de même par un tableau, objet tarditionnel d'art plastique, leur intention de refus de communication !)

Assez vite interviennent des différents sur la théorie et les mises en pratiques qui interrompent la présentation des travaux en commun de ce quatuor perçu comme « groupe BMPT ». Parmentier déclare cesser toute activité, Mosset et Toroni continuent chacun à produire leur toujours même tableau, tandis Buren diversifie la présentation de son image en jouant sur les supports, papiers ou tissus, sur les formats et les lieux et conditions des monstrations. Daniel Buren définit « l'outil visuel » comme le seul élément immuable et invariable de ses œuvres, bandes verticales alternées caractéristiques, blanches et colorées, de 8,7cm de large. Ses manifestations dans l'espace social, travaux *in situ* souvent hors des lieux d'institutions muséales, sont d'autant plus reçues comme des provocations de non-sens. Un petit livre de Daniel Buren, « Limites critiques » publié en 1970, à Paris par la Galerie Yvon Lambert, exprime la réflexion qui provoque sa démarche et propose les bases d'une réflexion qui va structurer les suites de son développement et son expression

matérialisée. Si cet ouvrage n'aura dans l'immédiat qu'un impact limité à un cercle de passionnés, sa publication est dans la perspective historique devenu témoin d'événements marquants.

Je me permets de joindre en documents à ce propos la couverture et deux pages de la revue NDLR n° 3/4 de 1978 que publiait Charles Le Bouil, soutenu par la Galerie « 30 » rue Rambuteaux qu'animait Jean-François Dubreuil et Pascal Mahou, et aussi en hommage à Pontus Hulten, qui comme directeur du MNAM Pompidou donna de si magnifiques premières années au Centre Beaubourg.

Daniel BUREN

Plis contre plan, hauts-reliefs, travaux situés

Galerie Kamel Mennour,

5 et 6 rue du Pont de Lodi, PARIS 6

Du 12 septembre au 25 novembre 2023

PerformARTS écrit Octobre

Publié 1 novembre 2023